

Buruxkak
N° 27



Saint-Pée
Personnages
et
combats de 1813



La vie à Saint-Pée en 1813

Saint-Pée est un village rural avec 338 maisons et une population plutôt jeune de 2000 habitants ; la moitié des Senpertar a moins de 27 ans. De nombreux métiers coexistent avec les activités agricoles prépondérantes. Par exemple : un chirurgien, un médecin, un notaire qui sert en même temps de banquier, un instituteur, trois tisserands, deux meuniers, huit charpentiers. Sans oublier le curé et le vicaire. L'agriculture est une activité de survie pour la grande majorité de la population à travers la polyculture et l'élevage sur des petites propriétés de cinq à dix hectares. La maison (etxe) joue donc un rôle essentiel dans l'organisation de la société. Les homonymies sont nombreuses laissant supposer beaucoup de mariages au sein du village : 49 Etcheverry, 41 Chipi, 35 Lamothe, 31 Larralde ou Behola pour ne citer que les principales.

Les productions agricoles sont essentiellement réservées à la consommation familiale : blé, maïs, cidre, vin, légumes, volailles, porcs.

Au marché hebdomadaire, on vend principalement les veaux, les agneaux et les chevaux. L'entretien des haies assure le bois de chauffage, l'ajonc épineux récolté dans les espaces communaux sert à alimenter les fours à chaux, un produit à usages multiples utilisé notamment pour l'amendement des terres



avec le fumier de fougères. En été, les animaux vont dans les pâturages communaux, ce qui permet de produire les réserves de foin de l'hiver. La forêt communale est essentielle au budget de la municipalité et aux besoins de bois d'œuvre des habitants. Ceux-ci payent leurs redevances sous forme de journées de travail pour l'entretien des chemins et des ponts. L'instituteur va faire la classe dans chaque quartier et il est payé en partie par les habitants de l'endroit. Le curé est le maître à penser de la communauté. Les familles sont nombreuses mais dès l'âge de quatorze ans, les enfants qui ne sont pas destinés à assurer la pérennité de la ferme sont envoyés au

loin : à la pêche en haute mer, aux tuileries, à l'armée ou bien ils entrent dans les ordres. C'est dans cet environnement à l'équilibre fragile, meurtri par l'occupation militaire, les combats et leur cortège de destructions, que se croisent les personnages que nous allons citer maintenant.

Le roi Joseph et la fin d'un règne.

Frère de Napoléon, roi d'Espagne et des Indes depuis 1808. Les deux hommes sont liés depuis leur enfance par une grande affection mais l'Empereur, qui veut établir sa propre dynastie, s'est toujours méfié des éventuelles ambitions de son aîné. Diplomate et séducteur, Joseph essaye en vain d'amadouer ses sujets qui ne lui reconnaissent pas de légitimité. Entouré de sa cour française et des afrancesados (la noblesse espagnole qui a épousé la cause de Napoléon), il s'adonne volontiers à la fête et multiplie les conquêtes féminines.

Il n'est pas reconnu par les militaires comme l'un de leurs pairs et ses généraux n'en font qu'à leur tête, d'autant que le ministre de la guerre, le duc de Feltre, leur a donné des instructions précises : « Vous obéirez au roi lorsque ses ordres seront conformes à ceux que je vous transmets ». Le marquis de Wellington, à la tête d'une armée anglaise, portugaise et espagnole, profite de cette désorganisation pour prendre peu à peu le contrôle de la péninsule. Joseph doit quitter Madrid début 1813.

A Victoria, le 21 juin, les troupes françaises essuient une défaite terrible, perdant leur artillerie et abandonnant les femmes de la cour à la merci de l'ennemi. A quatre heures de l'après-midi, Joseph s'enfuit à cheval avec quelques membres de sa garde, laissant son argent, ses papiers et les documents secrets. Il ne lui restera que son argenterie qu'il avait fait expédier par avance à Bayonne. Pendant une semaine, il erre dans le Nord de l'Espagne (Salvatierra, Iruzun, Pampelune,



Sacre de Joseph à Madrid
Hôtel de Ville d'Ajaccio

Elizondo, Vera) comme s'il ne voulait pas la quitter, puis vient, le 28 juin, établir son quartier général à Saint-Jean-de-Luz.

Brusquement, le 8 juillet, il décide de venir s'installer à Saint-Pée dans le quartier d'Helbarron, chez Jean Blaise Goyenetch, maire-adjoint, major de la légion des cohortes (gardes nationaux de la région). La photo montre cette humble ferme avant qu'elle ne soit détruite pour faire des appartements.



maison Zugaretta

Le roi Joseph prend l'une des deux modestes chambres du premier étage. Pourquoi a-t-il choisi ce refuge de campagne ? Craignait-il un complot ? Voulait-il s'éloigner des afrancesados, ces espagnols qui avaient pris le parti de la France et qui l'avaient rejoint à Saint-Jean pour le supplier de les aider ? En pleine campagne, seul ou presque, si loin des fastes du palais et des parties de colin-maillard avec les dames de la cour qu'il affectionnait tant, Joseph est partagé entre la colère, la tristesse et l'inquiétude. Il est furieux contre les généraux qui ne sont pas venus à temps lui prêter main forte à Vitoria. Il est triste d'avoir échoué dans sa mission, soucieux également de la situation des fidèles espagnols qui l'ont suivi. Mais surtout, il est très inquiet des réactions de son frère. Le 10, enfermé dans sa chambre à Saint-Pée, il lui écrit une longue lettre dans laquelle il tente de justifier le désastre de Vitoria. Il sait que son ennemi le duc de Dalmatie (le maréchal Soult), qui a quitté l'Andalousie pour se rendre auprès de l'Empereur, a beaucoup d'influence.

Joseph a bien raison de s'inquiéter. Le lendemain, l'un de ses grands amis, Rœderer, arrive de Paris pour lui rendre visite. IL lui porte une lettre de l'Empereur écrite de Dresde le 1er juillet :

« Monsieur mon frère,

J'ai jugé convenable de nommer le maréchal duc de Dalmatie mon lieutenant-général, commandant en chef de mes armées en Espagne et sur les Pyrénées. Remettez-lui le commandement. Je désire que vous teniez de votre personne, selon les circonstances à Burgos, Vitoria, Saint-Sébastien, Pampelune ou Bayonne, en attendant que je vous fasse connaître ultérieurement mes intentions. Vous mettrez vos gardes et tous les espagnols armés sous les ordres du duc de Dalmatie,

et je désire que vous ne vous mêliez plus en rien des affaires de mes armées.

Votre affectionné frère, Napoléon. »

Joseph est furieux et désespéré. Soult a gagné, mais, pire, son frère le désavoue et l'abandonne. Roi sans couronne, il lui est égal de quitter son commandement. Ce qui le met hors de lui, c'est de se séparer de sa garde, car il craint de devenir ainsi « prisonnier » du maréchal Soult. Rœderer essaye en vain de le calmer, de le convaincre de ne pas s'alarmer, puis s'en va. Le matin suivant, lorsqu'il revient, Joseph a pris la mesure de la situation. Il a décidé de quitter Saint-Pée pour Bayonne. Ce qu'il fait le 13. Il y écrit des lettres apaisantes aux généraux Clausel et Reille, et même au ministre, le duc de Feltre. Le 15, sans avoir salué Soult, le nouveau lieutenant de l'Empereur, commandant en chef de l'armée des Pyrénées, il part incognito, sous le nom de comte de Surveilliers, rejoindre son épouse la reine Julie dans son château de Mortefontaine.



**La reine Julie
et ses deux filles.**

Le maréchal Soult et l'usure de la guerre.

Jean de Dieu Soult est né en 1769, à Saint-Amans-la-Bastide dans le Tarn. En sa qualité d'aîné, il est destiné à reprendre l'étude notariale de son père. Il n'a que dix ans à la mort de ce dernier, lorsque sa mère le place en apprentissage dans des études voisines. Non tenté par cette carrière, Jean de Dieu préfère s'engager à quatorze ans dans l'armée royale. Son ambition démesurée et une aptitude incontestée au commandement le conduiront, en profitant de toutes les opportunités, à une carrière militaire exceptionnelle puisque, général de brigade à 25 ans et maréchal de l'Empire dix ans plus tard. Il sera nommé par Louis Philippe maréchal de France à l'âge de 78 ans.

De toutes les campagnes auxquelles il participa en Prusse, en Pologne, en Belgique, en Suisse et en Italie, seules celles conduites en Espagne et au Portugal viendront ternir son image en raison de prises d'intérêt personnel plus que contestables.

Ainsi, lors de la campagne d'Espagne au cours de laquelle il sera fait duc de Dalmatie par Napoléon, Soult s'impose au Portugal où, fort de ses succès, il laisse parler de lui comme futur roi du Portugal avant que Wellington ne brise ses espoirs en le battant à Oporto. Sa nomination comme major général du roi Joseph avec lequel il entretiendra les pires relations, le conduira, après quatre années de luttes incessantes tant avec l'ennemi qu'avec Joseph, à implorer l'Empereur de l'appeler auprès de lui. Ce sera fait en février 1813.



Le maréchal Soult.

Musée basque

Mais Soult ne participera que brièvement à la campagne de Saxe car, après la destitution de Joseph, Napoléon lui confie la mission de repousser les Anglais et de restituer l'Espagne à la France.

Soult arrive à Bayonne le 12 juillet 1813. Il organise « l'Armée des Pyrénées » constituée à partir des trois armées du Midi, du Centre et du Portugal. Bien que forte de 82 000 hommes, cette armée comprend un grand nombre de conscrits mal instruits, peu endurants et insuffisamment encadrés. En Catalogne, Suchet, à la tête de 70 000 hommes se gardera toujours, en dépit de demandes permanentes, de lui prêter main forte. Soult entreprend rapidement de constituer, en avant de Bayonne, un camp retranché derrière une ligne de défense allant d'Urrugne à Saint-Jean-Pied-de-port. Depuis son quartier général à Saint-Jean-de-Luz, il entreprend une offensive limitée, compte tenu de ses moyens, destinée à porter secours aux trois places toujours tenues par les français : Pampelune, Santona et Saint-Sébastien.

La tentative de libération de la place de Pampelune échoue le 28 juillet. L'offensive lancée en vue de libérer Saint-Sébastien se conclut par un échec le 31 août, qui coûte aux français des pertes importantes et vaut à Soult la certitude de ne plus pouvoir libérer Pampelune et Saint-Sébastien.

Conscient d'avoir effectué quelques mauvais choix stratégiques et après que Suchet a une nouvelle fois refusé d'apporter son aide, Soult qui doute de plus en plus, adresse au ministre de la Guerre le message suivant : « Le commandement ne m'a jamais paru plus difficile que dans les circonstances où je me trouve et je désire vivement que

l'Empereur daigne confier celui dont je suis revêtu à des mains plus habiles que les miennes ».

Le 7 octobre, alors que Soult passe en revue les divisions du Centre, les alliés passent à l'attaque et les Anglais qui ont profité des basses-eaux pour franchir la Bidassoa en deux points, occupent déjà les hauteurs de la Croix des Bouquets et se sont également rendus maîtres de la Rhune. Le 8 octobre, la redoute de Sainte-Barbe, sur le contrefort de la Rhune, ayant été précipitamment évacuée, Soult ordonne qu'elle soit reprise, ce qui sera fait dans la nuit du 12 au 13 octobre.

Dans le même temps, la Nivelle est renforcée par divers ouvrages en prévision de l'inévitable offensive que l'ennemi, qui s'est retranché sur la rive droite de la Bidassoa, ne manquera pas d'engager au moment propice. L'annonce de la défaite de Leipzig est perçue comme un coup de massue par l'armée des Pyrénées. Démoralisées, les troupes françaises sont aux aguets, dans l'attente de l'attaque des forces commandées par Wellington.



Le 10 novembre 1813, au lever du jour et par un temps propice, c'est l'offensive alliée. Après de durs combats, Soult devra donner l'ordre de retraite et Wellington s'installe à Saint-Pée.

Cette première défaite sur le sol français subie par le maréchal Soult sera suivie régionalement par les tragiques batailles de Saint-Pierre-d'Irube et d'Orthez, avant l'abandon de Toulouse aux troupes commandées par Wellington, après l'abdication de l'Empereur en avril 1814.

Soult démontrera ensuite, avec son habituelle prudence, sa capacité d'adaptation en devenant successivement royaliste puis bonapartiste, avant de redevenir royaliste. Après une toute aussi brillante carrière politique qu'il abandonnera en 1847, Jean de Dieu Soult se retirera dans son château où il décédera le 26 novembre 1851.

Jean Blaise Goyenetche et l'hospitalité basque

Jean Blaise est né le 2 février 1778 à Saint-Pée, à Zugarreta, dans la maison natale de sa mère, née Larralde, dont elle était l'héritière coutumière. Son père, né à Saint-Jean-Pied-de-port, lui donne une bonne éducation et Jean Blaise se fait rapidement remarquer au sein de la jeunesse par ses qualités de fermeté et de persévérance. Aussi quand Napoléon se rend à Bayonne en 1808, il est nommé lieutenant de la Garde basque créée à cette occasion. Il devient également, la même année, adjoint au maire de Saint-Pée. Par sa sœur Catherine née aussi à Zugarreta, il est l'oncle de Gratien Adema, docteur en médecine à Saint-Pée.

Lorsque la guérilla espagnole contre les troupes napoléoniennes se fait plus pressante, les communes frontalières ne sont pas épargnées et en 1810, les communes organisent des colonnes mobiles dont le commandement pour Saint-Pée est confié à Jean Blaise. Son intervention est décisive lors de l'incursion à Sare d'une troupe de guérilleros espagnols le 8 Octobre 1812. Le 28 juin 1813, lorsque le roi Joseph, le frère aîné de Napoléon chassé d'Espagne se retire à Saint-Jean-de-Luz, il fait la connaissance de Jean Blaise. La réputation du Basque est flatteuse et l'homme lui plaît. Il commence à organiser la défense du territoire français

et le 3 juillet 1813, il nomme Jean Blaise Goyenetche chef adjoint des gardes nationaux pour l'ensemble des villages de l'arrondissement de Bayonne. Il le charge également d'organiser les éclaireurs de son armée. Le 8 juillet, il lui demande l'hospitalité dans sa maison de Saint-Pée.

Deux jours plus tard, Jean Blaise se retrouvera dans une situation difficile quand le roi Joseph reçoit la lettre de désaveu de Napoléon lui demandant de mettre tous ses hommes en armes aux ordres de son pire ennemi, le maréchal Soult. Jean Blaise doit obéissance à son nouveau chef mais ne veut pas trahir celui qu'il héberge sous son toit.



Guerillero
(Musée basque)

Heureusement, le surlendemain, le roi Joseph prend congé de son hôte et lui offre un somptueux cadeau en remerciement de son hospitalité : son cheval de guerre tout harnaché.

Jean Blaise reste dans l'armée jusqu'à la chute de Napoléon, puis rentre chez lui avec une quinzaine de lettres flatteuses de plusieurs généraux d'empire.

De 1821 à 1834 il est le maire de Saint-Pée.

En 1839, il accueille don Carlos, prétendant malheureux à la couronne d'Espagne après la défaite de ses troupes face à celles de la reine Isabelle II. Il le reçoit à Dancharria en compagnie du comte Harispe. Il loge le réfugié dans sa maison natale où il avait reçu 26 ans plus tôt le roi Joseph.

Le premier hôte lui avait offert son cheval, le second lui donne deux pistolets à la crosse incrustée d'argent.

Il meurt le 8 février 1842, à Saint-Pée.

Les combats d'Amotz

Après la cuisante défaite de Vitoria en juin 1813, les troupes napoléoniennes se sont donc retranchées le long de la frontière avec l'Espagne, de Hendaye à Saint-Jean-pied-de-port. Le maréchal Soult, lieutenant de l'Empereur, dispose d'environ 40 000 hommes répartis sur 40 km. En face, l'armée alliée, forte d'une centaine de milliers d'hommes sous les ordres de Wellington est composée de troupes anglaises, portugaises et espagnoles.

Craignant une attaque du côté de la mer, Soult a concentré le plus fort de ses troupes entre Ascain et Saint-Jean-de-Luz. Son centre et sa gauche occupent redoutes et retranchements entre le col des Trois Fontaines sur la Rhune et celui de Pinodieta.



**Général Conroux de
Pépinville**

par Patrice Courcelle

Les redoutes de Santa-Barbara et de Grenada, qui commandaient l'entrée du village de Sare, sont investies par les troupes des généraux Cole et Le Cor. Le Général Conroux, chargé de la défense de la rive gauche de la Nivelle, replie ses unités sur les ouvrages mis en œuvre le long de la rivière.

Conroux, à la tête de ses effectifs en infériorité numérique, tient courageusement la position. Les combats sont féroces, les corps à corps meurtriers. Après deux échecs, la brigade anglaise Keane s'empare de la ligne de défense.

[illegible]

Privés de leur chef, les troupes françaises se retirent sur Saint-Pée.

Un violent combat se déroule encore sur les pentes de la Madeleine où après avoir enlevé la tranchée d'Uhaldekoborda, les anglais s'emparent de la redoute.

Dès lors, plus aucun obstacle ne s'oppose à l'avancée des troupes alliées qui franchissent le pont d'Amotz, débordant sur la droite le général Drouet d'Erlon.

Face au nombre croissant des assaillants, le général Chasse, qui défend la redoute du pont d'Amotz, doit abandonner la position de crainte d'être contourné par l'ennemi.

Du pont d'Amotz au col de Pinodieta s'étend une suite de collines que l'on a coutume d'appeler « barre d'Amotz ». Cinq redoutes échelonnées sur les communes de Saint-Pée, d'Ainhoa et de Souraïde défendent ce secteur.

Le général Damagnac assure le commandement des trois redoutes établies sur le territoire de Saint-Pée.



Le pont d'Amotz

Alors que les troupes de Conroux sont prises à partie, les défenseurs de la barre d'Amotz subissent simultanément l'attaque des avant-gardes alliées. Très vite, faute de réserve, les troupes françaises doivent évacuer les crêtes et font retraite, les unes vers le camp d'Habancen au dessus de Saint-Pée, les autres vers Espelette et Cambo.

Le général Conroux de Pépinville.

Fils d'un officier de l'Ancien Régime, Nicolas François Conroux est né à Douai le 17 février 1770.

A 16 ans, il entre dans le régiment d'artillerie où exerce son père.

Il prend part aux guerres de la Révolution en tant que lieutenant, puis capitaine, avant de devenir aide de camp du général Bernadotte, le futur roi de Suède.

Il sert à l'armée du Rhin puis à l'armée d'Italie. Sa bravoure lui vaut d'obtenir le grade de chef de bataillon sur le champ de bataille, à la prise de Gradesca.

Bonaparte le cite avec éloges dans son rapport au Directoire exécutif. De l'armée d'Angleterre auprès du général Championnet, il passe ensuite à l'armée de Naples où sa conduite lui vaut d'être promu chef de brigade sur le champ de bataille puis adjudant général dans les mêmes conditions lors des affaires de Fazano et de Mondar.

Apprécié de ses chefs qui reconnaissent en lui « un esprit discipliné et des talents certains pour l'administration d'un corps, accompagnés d'un absolu dévouement », il est, sur sa demande, placé à la tête du 17^e régiment d'infanterie de ligne.

A l'armée des côtes de l'Océan sous les ordres du maréchal Davout, il est nommé membre de la Légion d'Honneur, puis officier du même ordre.

Il sert en Autriche au 3^{ème} corps de la Grande Armée où son régiment participe à la déroute d'un corps de combat russe.

Nommé général de brigade en 1806, il commande une brigade de la division de réserve de grenadiers d'Oudinot.

Il se couvre de gloire aux combats d'Ostroleka, Dantzig, Heilsberg et à la bataille de Friedland.

Napoléon le nomme commandeur de la Légion d'Honneur (1807) sous le nom de Pépinville (nom du château qu'il acquiert cette année là). En 1809, il se distingue à la bataille de Wagram, puis il est nommé général de division.

Il prend le commandement de la 2^{ème} division du 9^{ème} corps de l'armée d'Espagne, le 26 mars 1810.



Uniforme du général Conroux.

Paris-Musée de l'Armée

Il est à la tête de la 4ème division d'infanterie et de la 3ème division de dragons, le 27 juillet 1811.

Le 31 mai 1812, il met en échec le général espagnol Ballesteros qui tentait de surprendre ses troupes par une manœuvre de contournement, et le met en fuite après avoir capturé six cents de ses hommes, des pièces de canons et des drapeaux.

En juillet 1813, il est intégré dans l'armée des Pyrénées, réorganisée par le maréchal Soult après la déroute de Vitoria et la disgrâce du roi Joseph Bonaparte. Il commande la 4ème division du Centre sous les ordres du général Clausel.

Le 10 novembre 1813, lorsque Wellington lance ses troupes à l'assaut, ce sera la fin de ce vaillant soldat. Les français se battent avec acharnement et refoulent deux assauts avant que les troupes alliées du général Colville ne parviennent avec beaucoup de difficulté à forcer ces lignes de défense.

Conroux, avec son intrépidité habituelle, encourage ses troupes du haut de son cheval pour enrayer l'avance ennemi.

Vers 9h30, il est mortellement blessé d'un coup de feu à la poitrine, victime probablement d'un tireur d'élite anglais, ces derniers ayant pour consigne d'éliminer les officiers adverses afin de désorganiser leurs troupes.

Transporté à Bayonne à l'église Saint-Esprit, qui servait d'hôpital, le général Conroux y décéda le lendemain.

Il repose dans l'église Saint-Étienne de Bayonne

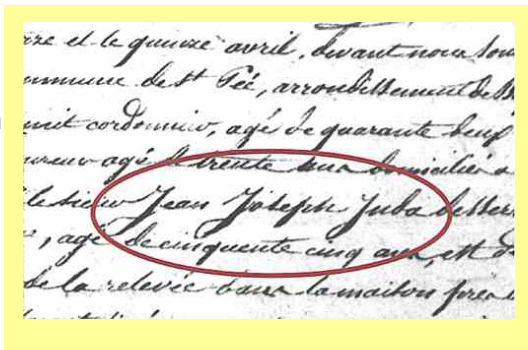


**Plaque commémorative
Église Saint-Esprit**

Son nom figure sur l'Arc de Triomphe à Paris.

Jean Joseph Inda, curé de Saint-Pée.

La signature du curé Inda apparaît début 1804, sur les actes de la paroisse dont il restera le desservant jusqu'à sa mort, le 15 avril 1814 à trois heures de la relevée (après-midi), ainsi que l'atteste le document relevé ci-contre, signé par le maire provisoire Duronéa.



Né à Alduda (Aldudes), le 15 août 1760, il est ordonné prêtre à Akitze (Dax) en juin 1784. On ne le connaîtrait que par des actes de l'église de Saint-Pée, si les hasards de l'histoire ne l'avaient pas mis au contact de Lord Arthur Wellesley, marquis de Wellington. Un épisode qui, par la suite, sera rapporté par le prince de Talleyrand-Périgord dans ses mémoires publiées par le Duc de Broglie. Inda et Saint-Pée sont cités de la même manière dans un livre (qui fait référence) du Conde de Toreno sur cette guerre d'indépendance de l'Espagne. Wellington dans sa correspondance avec le chef du gouvernement anglais parle aussi de ses conversations à Saint-Pée.

Le fait que, ces personnages ayant eu des responsabilités historiques importantes relatent dans leurs mémoires cette rencontre entre deux interlocuteurs si dissemblables, sous-entend qu'elle n'a pas été sans effet sur la suite des opérations militaires, comme sur les choix politiques devant faire suite à l'Empire pour le gouvernement de la France.

Wellington, après la bataille, se retrouve donc bloqué à Saint-Pée par la pluie et s'installe au presbytère, chez le curé Inda. Parlant très bien le français, il sympathise avec ce prêtre de campagne, probablement fils de berger, tout dévoué aux Bourbons. Il retire de leurs entretiens que le peuple de France aspire à la paix, fatigué qu'il est de la guerre, des impôts beaucoup trop lourds, de la conscription qui vide la nation de ses jeunes forces et « qu'on désirait un changement à peu près comme un malade désire changer de position dans son lit avec l'espoir de trouver soulagement ».

Ce sera la base du plan militaire et politique que Wellington proposera à Londres pour la France. Le chanoine Haristoy parle de ce curé « plein d'esprit et d'activité, très populaire parmi les basques », en rapportant la relation extraite des Mémoires de Talleyrand,. Ce dernier l'a d'ailleurs fait passer à l'histoire sous le nom de Juda, comme on croit le lire en effet ci-dessus sur le duplicata de la déclaration de décès des archives départementales, les deux premières lettres « In » étant facilement confondues avec « Ju ». L'original de Saint-Pée et ses quatre signatures ne permettent pas le doute quant au véritable nom.



Clergé
Musée basque

Le marquis de Wellington et les senpentar.



Wellington
(Musée basque)

Wellington est connu comme le vainqueur de Napoléon. Les deux hommes sont nés la même année, chacun dans une île. Ils se sont combattus pendant sept ans, mais ils ne se sont croisés qu'une seule fois, à la chute de l'Empire, à Waterloo. Ils se respectaient, mutuellement, mais Wellington ne considérait pas « Boney » comme tout à fait un gentleman.

Quand Wellington, que la propagande napoléonienne surnommait « le léopard effrayé », arrive victorieux à Saint-Pée, le 10 novembre 1813, il décide d'y installer son quartier général pour quelques jours.

Il a deux priorités. La première est de rassurer la population. Il sait que l'armée anglaise n'a pu libérer la péninsule ibérique

que grâce à la révolte des peuples portugais et espagnols. Il ordonne que tous les achats soient payés comptant, contrairement à son prédécesseur français, le général Soult, qui ne réglait qu'avec des bons

de réquisition. Il s'attache aussi à éviter les pillages mais réussit mal à contenir la soif de vengeance de ses alliés ; ainsi à Ascain, un soldat portugais massacre toute une famille pour venger la sienne. Ce souci stratégique de maintenir la paix civile ainsi que des moyens financiers momentanément limités le contraindront à renvoyer rapidement chez elle l'armée espagnole coupable d'exactions importantes et nombreuses et à geler pour quelques mois la poursuite des opérations militaires. Il écrit au gouvernement de Londres : « Si je pouvais maintenant faire avancer 20 000 bons espagnols, payés et nourris, j'aurais Bayonne. Si je pouvais en faire avancer 40 000, je ne sais où je m'arrêtera. J'ai bien à présent sous mon commandement ces 20 000 et ces 40 000 sur la frontière; mais je ne puis me risquer à en faire avancer aucun, faute de ce qu'il me faut pour les payer et les nourrir. Sans paie et sans vivres, ils seront obligés de piller et s'ils pillent, ils causeront notre perte à tous ». Sa deuxième priorité est de parler avec les gens du peuple français. Depuis dix ans, il n'a parlé qu'à des soldats prisonniers ou à des immigrés. Il n'a aucun problème de communication, car il s'exprime dans un excellent français appris à Bruxelles et à l'académie militaire d'Angers. Il a besoin de prendre le pouls de la population et de comprendre quel régime politique elle est prête à accepter après la chute de l'Empire qu'il sait inévitable.

Le cabinet de Londres penche en faveur du retour des Bourbon parce qu'ils pourraient se contenter, sans esprit de revanche, des frontières de 1792. Il veut également avoir le point de vue de Wellington, car il sait qu'il serait impossible d'imposer pour longtemps à la France un souverain dont la population ne voudrait pas.

A la fin des combats à Saint-Pée, Wellington se réfugie un moment avec son état-major dans une grange pour s'abriter de la pluie. Un colonel français fait prisonnier les accompagne. Maussade, il refuse de répondre aux questions. Wellington l'invite à dîner et à boire avec lui quelques verre de madère, portant même avec beaucoup de courtoisie un toast à sa santé. Quand, aimablement, il le prie de l'excuser de l'inconfort de son quartier général et lui demande quel est à sa connaissance celui de Napoléon, il éprouve une grande satisfaction à entendre une réponse qui l'éclaire sur les déboires



Wellington franchissant les Pyrénées

Musée basque

militaires de l'Aigle : « Monseigneur, il n'y a pas de quartier général de l'Empereur ». Cette réaction peut sembler étrange aujourd'hui, mais à l'époque, une information mettait trois semaines à traverser l'Europe ! La pluie continue à s'infiltrer de partout et Wellington décide d'aller au presbytère demander l'hospitalité du curé Inda.

Pendant les huit jours suivants, le marquis passera la majeure partie de son temps à parler avec le prêtre et les habitants du village pour connaître leur opinion sur Napoléon et sur le type de régime qu'ils souhaiteraient avoir après la chute de l'Empire. Wellington écrit ensuite au gouvernement de Londres ses conclusions depuis Saint-Jean-de-Luz : « Les français accepteront tout pour avoir la paix » et encore : « Si j'étais un prince de la maison des Bourbon, rien ne m'empêcherait maintenant de me manifester, non pas dans une bonne maison londonienne, mais dans la campagne française ». Il écrit même une lettre au comte de Provence, exilé en Angleterre, qui fera aussitôt partir son neveu, le duc d'Angoulême, pour Saint-Jean-de-Luz.

Jean-Baptiste Detchevers, médecin et maire de Saint-Pée-sur-Nivelle

Il prend ses fonctions en 1800. C'est à son initiative et sous sa responsabilité que sera établi le 1er plan cadastral de Saint-Pée en 1810. Au début de l'été 1813, les Français se sont retirés d'Espagne. A cette époque la majorité des conseils se réunit chez le maire Detchevers ou chez l'un de ses adjoints en raison des dégradations commises dans la maison commune. Le maire dira même à ce sujet : « La maison commune, cette vieille baraque, laquelle tantôt incendiée, tantôt relevée en manutention militaire, tantôt en caserne, a essuyé toute la bordée de la guerre et a fini par être inhabitable ».



Conversation
(Musée basque)

Pendant la Révolution, la zone frontière était occupée par l'armée pour contenir les attaques espagnoles. Sous l'Empire, ce sont des troupes de guérilleros espagnols qui se battent contre l'occupation de l'Espagne par les troupes de Napoléon et entretiennent l'insécurité dans

notre région. Ainsi le 8 octobre 1812, à cinq heures du matin, quatre à cinq cents insurgés espagnols commandés par le lieutenant du chef de bande Mina, un dénommé Cholin, débouchent sur la plaine de Sare. Une colonne, après s'être emparée des armes destinées à la garde nationale, fait main basse sur la caisse de la douane pendant qu'une autre colonne se dirige vers la maison du maire. Ce dernier a tout juste le temps de s'échapper en simple chemise. Pendant ce temps, certaines maisons sont pillées et les bandes de Mina en profitent pour faire quelques prisonniers.



Mina
(Musée basque)

Cependant, avertis de ces événements, les maires de Saint-Pée et d'Ascain réunissent leurs gardes nationaux, commandés, respectivement par les sieurs Goyenette et Payès. Dirigés rapidement sur Sare, ils ne peuvent arriver à temps pour délivrer les prisonniers : « On avisa alors au moyen de les libérer... un espagnol et deux femmes revenant des eaux de Cambo furent retenus comme otages ; on écrivit au chef des insurgés qui accepta de procéder à l'échange ». Le 9 octobre au soir, les prisonniers français sont de retour à Sare.

Au début de l'été 1813, les français se sont retirés d'Espagne. Le général Soult renforce la ligne de défense de la Nivelle. Le nombre de soldats dépasse celui des villageois. Les troupes battues font preuve de la plus grande indiscipline et les actes de pillage pèsent lourdement sur la population. La désorganisation des services de ravitaillement est en grande partie responsable de cette situation tragique car les ministères de la Guerre et du Trésor n'ont pas prévu la retraite d'Espagne et la nécessité de nourrir une armée sur le territoire français.

Le 7 juillet 1813, le préfet en tournée dans les vallées signale au ministre de l'intérieur que dans toutes les communes occupées les mouvements de troupes achèvent de « ruiner le pays » aussi bien par les réquisitions que les vols. A Saint-Pée-sur-Nivelle, la détresse de la commune est telle que le maire Detchevers demande au sous-préfet de Bayonne de le débarrasser de la cavalerie (28 août 1813).

Le 11 octobre, il lui écrit que les soldats assaillent les maisons faisant sauter les portes avec des leviers. Les demandes de Soult étant excessives, il en témoigne dans la même lettre : « Les diverses réquisitions qui me sont adressées sont au-dessus de mes moyens ; vous en jugerez :

1° - Le maréchal m'invite à mettre à disposition de l'officier du génie, chargé des fortifications de Habecemborda, tous les hommes disponibles. 150 hommes de Saint-Pée y travaillent déjà !

2° - Le commissaire principal de guerre me commande d'établir sur la place de Saint-Pée un parc de 12 voitures bouvières.

3° - Votre lettre me demande de fournir 10 voitures bouvières au parc d'Ustaritz.

4° - Je suis chargé d'alimenter 35 fours qui brûlent à Ibarron pour produire chaque jour 1200 rations de pain.

5° - Tous les deux jours, il me faut six voitures pour le transport des vivres de la gendarmerie sédentaire.

6° - Le transport des malades et blessés est un service éventuel, j'ai pour cela six voitures aujourd'hui à Bayonne.

7° - 45 individus sont en activité parmi les éclaireurs de la Garde Nationale. En plus, sept guides ont été choisis parmi les vieux ».

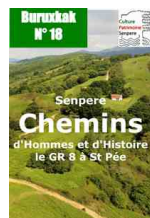
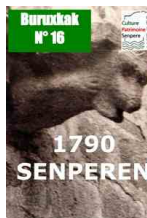
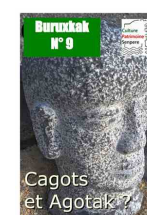
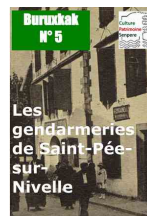
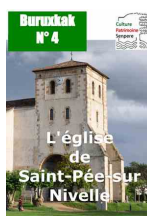
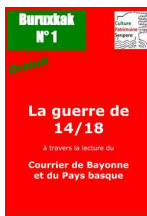
Le maire de Sare écrit pour sa part à la même époque que « nos soldats ne se comporteraient pas autrement s'ils voulaient nous faire souhaiter l'anéantissement de l'Empire et la chute de notre bien aimé monarque ». Les soldats de Napoléon sont devenus l'ennemi de la population et l'arrivée de Wellington ne sera pas vécue comme une nouvelle calamité.

Ruines et reconstruction.

Après les combats de novembre 1813, les habitants de Saint-Pée qui n'ont heureusement pas à pleurer beaucoup de victimes se retrouvent sans ressources. La majeure partie des provisions d'hiver a été réquisitionnée par les soldats de Soult. Les moulins sont hors d'usage, les communications rendues difficiles par les destructions ou la détérioration des ponts. La forêt est dévastée. Detchevers gérera la commune en père de famille.

Il sera contraint de baisser les salaires payés par la municipalité au vicaire, garde-bois et instituteur et remettra de l'ordre dans la gestion des bois communaux.

Il refusera à plusieurs reprises de lever de nouveaux impôts, suite à l'état de détresse dans lequel se trouve plongée la commune. Il dira même : « telle était la misère publique pendant et après les guerres si désastreuses et si fatales à notre commune qui en fut souvent le théâtre et qui ne pouvait déjà acquitter les contributions imposées par le gouvernement pour payer la dette nationale ».



Lecture des BURUXKAK sur notre site internet :
<https://cultureetpatrimoineesenpere.fr>